



DOMINE JEROME/ABACA



(C) ARCHIV SETZER-TSCHEDEL / IMAGNO / ROGER-VIOLETT

Bruno Solo & Stefan Zweig

Ce mois-ci, l'inclassable artiste – acteur, réalisateur, producteur, scénariste... – et passionné d'histoire nous dévoile son admiration pour l'écrivain viennois qui n'a eu de cesse de s'interroger sur la civilisation européenne... **PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS**

HISTORIA – À quand remonte votre première rencontre avec Stefan Zweig?

Bruno Solo – Je l'ai découvert grâce à ma mère. Elle lisait *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* et je l'ai vue complètement bouleversée par cette nouvelle. Mon père n'était ni misogyne ni machiste. Ce n'était donc pas une lecture cathartique, mais ça n'enlevait rien à l'émotion qui fut la sienne à la lecture de ce livre. Je devais avoir 14 ou 15 ans, ma mère m'a ensuite donné cet ouvrage, mais je suis passé complètement à côté. Je n'avais pas encore le cerveau suffisamment façonné pour comprendre l'intention de l'auteur... Je ne m'étais pas encore plongé non plus dans Dostoïevski et Simenon qui, avec Zweig, sont, à mes yeux, les trois plus grands sondeurs de l'âme humaine en littérature. Même si je n'ai pas tout de suite compris le sens de cette nouvelle, j'ai immédiatement été sensible au style de Zweig: ses phrases concises, élégantes, lyriques... Il y avait une fluidité qui rendait sa lecture facile. Je comprenais tout ce qu'il disait sans en mesurer encore la psyché. Mon père, qui était un grand amoureux d'histoire, m'a alors conseillé de persévérer et de lire l'une de ses biographies. Je me suis plongé dans celle de Fouché. Et là, j'ai été totalement emporté, fasciné, j'ai d'ailleurs assez vite enchaîné ses biographies de Galilée, Marie Stuart, Marie-Antoinette... En lisant celle de Fouché, j'ai eu le sentiment de rentrer dans l'âme noire d'un homme, de tout comprendre de lui, de pénétrer son esprit. J'ai ressenti l'immense sensibilité de Zweig, qui parvient à éprouver de la compassion pour celui qui fut un régicide, un manipulateur, proche de Napoléon avant de réinstaurer Louis XVIII sur le trône... Je sentais bien que je lisais une histoire romancée mais le récit était extrêmement documenté. Quand j'ai senti que j'avais la maturité nécessaire, j'ai aussi dévoré ses nouvelles comme *Le Joueur d'échecs* ou *Le Monde d'hier*... Ce dernier livre m'a chaviré. Zweig y livre son regard sur l'état du monde, lucide sur sa perte mais désireux de le comprendre au travers de la notion d'individu. Zweig est à lui seul une œuvre globale!

Fait-il partie des personnages qui vous ont donné le goût de l'histoire et quel impact a-t-il eu sur votre parcours?

Absolument! C'est même, sans doute, Zweig qui est à l'origine de ma passion pour l'histoire. Je me nourris autant des travaux de grands historiens, comme Corbin ou Le Roy Ladurie, que des récits de Jean Teulé.

“Zweig m'a rendu l'histoire accessible au travers de personnages qui, tout à coup, devenaient mes héros”

Zweig m'a rendu l'histoire accessible au travers de personnages qui, tout à coup, devenaient mes héros. À l'école, je trouvais les cours d'histoire trop scolaires et mon père m'incitait à lire des articles très universitaires, assez austères... Zweig m'a réconcilié avec l'idée de la fluidité. Il m'a accompagné dans mon apprentissage et m'a permis de mieux maîtriser une approche plus technique de l'histoire. Quand j'ai écrit *Le Voyageur d'Histoire*, je me suis inspiré de l'idée d'un Zweig qui viendrait parler avec des personnages historiques, à différentes époques.

Si vous deviez retenir une œuvre de Zweig?

Sans hésitation son *Joseph Fouché*, pour sa dimension romanesque, mais aussi *Grandeur et Tragédie d'Érasme de Rotterdam*, pour l'homme que je suis devenu. Jusqu'à mes 30 ans, je trouvais que Zweig, par ses positionnements, son pacifisme, sa volonté de ne pas s'engager politiquement, manquait un peu de courage... Comme certains de ses contemporains, à l'instar de Thomas Mann, j'y voyais un peu de lâcheté. Puis, en vieillissant, je me suis rendu compte ...

... que Zweig est extrêmement honnête, lucide, sans aucune prétention à vouloir sauver le monde. En revanche, il a le sentiment que c'est en comprenant la complexité des humains que des solutions sont susceptibles de voir le jour. Avec l'âge, sa sagesse s'est emparée de moi; elle a apaisé le fils d'anarchiste libertaire que je suis. Je me suis rendu compte que je n'avais pas les épaules pour me jeter dans la gueule du monde.

Entre le Zweig nouvelliste et le Zweig biographe, lequel affectionnez-vous le plus?

J'aime les deux. C'est un formidable biographe mais aussi un magnifique nouvelliste. Il a le sentiment que la tragédie nous fait grandir. C'est dans le destin qui écrase l'individu que ce dernier trouve sa dignité et la force de rebondir. Il a tellement aimé le «monde d'hier», sans jamais tomber dans la mélancolie, qu'il rêvait à un monde idéal en Européen convaincu. Il vivait comme un désespoir son incapacité à le sauver.

Zweig écrivait: «L'art est synonyme de liberté [...]. Une échappatoire au carcan du monde bourgeois dont je suis issu où tout paraissait figé.» Est-ce que vous partagez cette envie de casser les conventions?

Bien sûr! Je viens d'un milieu ouvrier. Mon père était un autodidacte érudit, voyageur... En 1974, avec ma sœur et ma mère, il nous avait emmenés au Portugal pour vivre la révolution de l'intérieur. Aujourd'hui, je la vois comme une révolution «zwei-

“Stefan Zweig
a le sentiment que c'est en
compréhendant la complexité
des humains que des
solutions sont susceptibles
de voir le jour”

guienne», non pas envisagée avec du sang et de la peur, mais avec de l'âme et du cœur. Je viens de ce terreau-là. J'admire, parmi ces intellectuels viennois, ceux qui se sont émancipés de leur condition et qui ne sont pas tombés dans le piège d'un confort tranquille, d'où on regarde le monde à distance. Zweig ne s'est pas servi de la culture qui était la sienne pour dominer mais pour réfléchir.

Quelles sont, parmi les valeurs de Zweig, celles que vous partagez?

L'idée d'une communion d'hommes, d'un pacifisme qui devrait l'emporter sur les manœuvres politiques. On l'a traité de pacifiste bêtant... C'est dégueulasse! L'idée du vivre-ensemble peut paraître un peu naïve, mais quand on se met à réfléchir, comme Zweig l'a fait, on mesure toute la complexité de sa démarche. Comprendre celui qui agit mal, c'est très exigeant.

Zweig avait une certaine urgence à vouloir vivre les choses, à créer... Avez-vous déjà ressenti ce sentiment ou cultivez-vous une forme de légèreté?

Je cultive la légèreté parce que je ne suis pas un intellectuel, parce que je ne suis pas capable de penser le monde comme ceux qui m'éclairent... Je me considère comme un grand curieux. À travers l'humour, on fait passer des idées fondamentalement sombres. J'aime l'humour transgressif, provocateur, qui incite à la réflexion. Je cherche parfois des clés pour me rassurer sur l'état du monde, et je les trouve dans les textes ou les films d'auteur qui m'inspirent.

Bio express Stefan Zweig

Né le 28 novembre 1881 dans une famille juive, mais laïque, de la grande bourgeoisie viennoise, il se passionne pour les sciences humaines et se distingue par ses talents de poète. Zweig publie ses premiers écrits dans le quotidien *Neue Freie Presse* et se lie d'amitié avec Jules Romains, Émile Verhaeren, Freud et Romain Rolland. Son premier recueil de nouvelles, *L'Amour d'Erika Ewald* (1904), lui vaut la reconnaissance du public. Dévasté par la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il travaille dans les services administratifs, Zweig développe de

profondes convictions pacifistes. Après-guerre, il s'engage dans l'écriture de biographies (Marie-Antoinette, Fouché, Magellan, Érasme...). Ses nouvelles enrichissent son œuvre – *Amok*, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, *Le Joueur d'échecs*, *Le Monde d'hier...* Face à la montée du nazisme, il fuit l'Autriche en 1934 pour l'Angleterre puis les États-Unis avant de se réfugier au Brésil. Dans ce monde qu'il ne comprend plus, Zweig, désespéré, se suicide le 22 février 1942 avec sa seconde épouse, Charlotte Elizabeth Altmann.

L'un des épisodes de la série *La Guerre des trônes, la véritable histoire de l'Europe*, que vous animez depuis 2017, a pour titre «Quand l'Europe s'embrase (1561-1569)». Dans son ouvrage *Le Monde d'hier* (1942), Zweig raconte comment il a vécu deux autres embrasements européens – ceux des années 1910 et des années 1930 – marqués par les replis nationalistes et l'antisémitisme. Quel regard porterait-il sur notre monde aujourd'hui?

Je me demande s'il ne se suiciderait pas à nouveau [Stefan Zweig s'est donné la mort le 22 février 1942, ndr]! Il se dirait, sans doute, «tout ça pour ça! J'ai eu bien raison de partir avant...». Zweig ne s'est jamais senti Juif jusqu'à ce que les nazis lui rappellent qu'il l'était. Il se sentait avant tout Autrichien et citoyen du monde. Il l'a donc vécu comme une tragédie et a pris la fuite. Après la guerre, avec la création de l'État d'Israël (1948), le désarmement de l'Allemagne, le traité de Rome et la création de la CEE (1957), il aurait sans doute éprouvé beaucoup d'espoir en voyant se concrétiser cette idée d'Europe à laquelle il avait tant rêvé. En revanche, je doute qu'il ait été séduit par Staline. Mais s'il débarquait dans le monde de 2025, il constaterait que rien n'a été fait. L'antisémitisme, le repli identitaire, la crainte de l'autre, la recherche de boucs émissaires... Les sources du Mal restent les mêmes. Il serait très triste, encore plus désespéré.

Si vous partiez à sa rencontre, comme vous l'avez fait avec d'autres personnages dans vos deux ouvrages, *Les Visiteurs d'Histoire* et *Le Voyageur d'Histoire*, que souhaiteriez-vous lui dire?

J'aimerais savoir s'il s'est suicidé par certitude, convaincu que le monde était condamné à l'abîme,

Bio express Bruno Solo

Il naît à Paris le 23 septembre 1964 dans un milieu ouvrier, où ses parents lui transmettent une forte conscience sociale. Après s'être essayé au journalisme, il rencontre Yvan Le Bolloc'h au début des années 1990. Ensemble, ils participent aux grandes heures de Canal +. Leur série *Caméra Café*, diffusée sur M6 entre 2001 et 2004, est un succès. Parallèlement, il mène une carrière d'acteur et se distingue dans des comédies, notamment les trois opus de *La Vérité si je mens*. On le découvre dans un registre dramatique inattendu dans les téléfilms *Jusqu'à*

l'enfer (2009) ou *Accusé Mendès France* (2011). Il s'épanouit aussi au théâtre avec *Le Système Ribadier*, de Feydeau, mais surtout *Baby*, en 2018, qui lui vaut d'être nommé pour un Molière. En 2024, il joue la pièce *Le Dîner*, adapté du roman de Herman Koch. Passionné d'histoire, il anime, depuis 2017 sur France 5, la série *La Guerre des trônes, la véritable histoire de l'Europe*. Le plaisir de la médiation historique l'a conduit à publier ses deux premiers ouvrages aux éditions du Rocher, *Les Visiteurs d'Histoire* (2021) et *Le Voyageur d'Histoire* (2023).

ou uniquement par peur, celle du refus de voir ce monde s'écrouler. Georges Bernanos et Thomas Mann ont vu, dans cette mort, un geste de faiblesse. Nous ne sommes personne pour comprendre ce qu'est le suicide. Est-ce un geste de courage ou de désespoir? C'est une décision qui demeure insondable. Si j'avais eu la chance de le rencontrer, j'aurais bien tenté de le faire rigoler. Il paraît que Freud le faisait rire. Nul ne sait si j'y serais parvenu... ☞

“ Si j'avais eu la chance de le rencontrer, j'aurais bien tenté de le faire rigoler. Il paraît que Sigmund Freud le faisait rire. Nul ne sait si j'y serais parvenu ”